L'Europa del libro nell'eta dell'umanesimo, Atti del XIV Convegno Internazionale (Chianciano, Firenze, Pienza 16–19 luglio 2002), éd. Luisa Secchi Tarugi, Florence : F. Cesati, 2004, 765 p.

Les colloques internationaux qui se tiennent chaque année à Chianciano à l'initiative de Luisa Secchi Tarugi se caractérisent par leur richesse et leur diversité autour de thèmes ou d'auteurs majeurs. L'année 2002 n'a pas fait exception, puisque le sujet retenu était l'Europe du livre. Ce gros volume d'actes, impeccablement présenté, est en outre illustré : y sont reproduits des frontispices, des gravures, un portrait, des tableaux qui permettent d'appréhender le livre dans sa matérialité. L'agréable se joint ainsi à l'utile. Les quarante-huit communications s'organisent autour de cinq axes : du manuscrit à l'impression (histoire du livre), l'illustration (technique, esthétique, idéologie) les bibliothèques et la bibliophilie, le rapport avec le lecteur (sociologie de la lecture, le rôle du livre dans la diffusion du savoir et dans les controverses idéologiques, censure), et l'édition (économie et idéologie).

Anna Giulia Cavagna s'intéresse aux images des typographes. Elle montre la transformation d'un métier qui a son origine dans l'activité de la copie. Cette communication est la plus illustrée de toutes. Le frontispice de la fameuse Bible de Wittemberg (1520) côtoie une gravure des *Emblèmes* d'Alciat (Wechel, 1535) et plusieurs gravures montrent quelques ateliers de typographes, à Gand, à Poitiers, à Prague, à Orléans et à Paris. Edoardo Fumagalli nous fait découvrir une bibliothèque qui n'est pas faite pour l'étude, mais pour l'apparat, celle des Visconti et des Sforza, ducs de Milan. Il ne s'agit pas de produire des documents nouveaux, mais de réexaminer les documents existants. Ceux-ci sont abondamment cités. La communication de Pier V. Aimone est le pendant exact de celle d'E. Fumagalli, puisqu'elle présente une bibliothèque du XV^e siècle, destinée à l'étude. Il s'agit de la bibliothèque donnée par le cardinal Firmano au « Collegio Capranicense » à Rome. Son contenu est minutieusement analysé (les références produites dans les notes infra-paginales sont parfois plus importantes que le texte proprement dit). Tous les aspects d'une bibliothèque sont envisagés, du prêt à l'acquisition et à la conservation des nouveaux livres en passant par le rôle du bibliothécaire et aux sanctions appliquées en cas de non respect du règlement. Avec Jean-Louis Charlet, le lecteur découvre les témoignages de trois philologues humanistes qui opèrent un intéressant travail de recherche en amont. Ils remontent en effet aux modèles antiques. De plus, ils connaissent les différentes étapes de la fabrication du livre et donnent des détails techniques de première importance. Eric Haywood adopte une autre perspective. Il montre que le *Comento sopra la Comedia di Dante Alighieri poeta fiorentino* de Landino appartient à la littérature militante. Il s'agit de défendre la Chrétienté, de promouvoir une œuvre toscane marquée par le platonisme et de mettre en avant les valeurs de l'humanisme civil.

Marco Petoletti relève et analyse les notes laissées par Ugolino Pisani pendant sa lecture du « codice Ambrosiano F. 141 ». Elles permettent de connaître non seulement la vie de l'humaniste, mais encore son époque. Gilbert Tournoy nous fait découvrir la bibliothèque d'un chanoine d'Anvers au début du XVI^e siècle, Guillaume Heda. Essentiellement latine, elle se compose surtout d'œuvres poétiques, celles

de Pie II, d'A. Dati, du Politien, de Marulle. On y trouve aussi Sébastien Brant et Érasme. Grâce à l'inventaire, il est possible de savoir jusqu'au prix des volumes.

Béatrice Charlet-Mesdjian propose une autre incursion dans une bibliothèque, à la fois réelle et imaginaire, celle de T.V. Strozzi. Il en ressort que la lecture, qui occupe une place importante dans l'*otium*, confère l'immortalité. En outre, elle est indissociable de l'écriture. L'étude attentive d'intertextes permet de penser qu'outre Virgile, Tibulle et Properce, Strozzi lisait Ovide, Homère, Lucain, Valérius Flaccus, Claudien et l'anthologie planudéenne. Cette bibliothèque s'est naturellement étendue avec le temps, nourrissant l'évolution intellectuelle de Strozzi qui se rapproche d'érudits philologues comme Ermolao Barbaro et Ange Politien. L'historien du livre Luigi Balsamo s'intéresse aux lecteurs des *Cose volgari* de Pétrarque aux XV^e et XVI^e siècles. La communication se recommande par son exhaustivité. Une intéressante ouverture sur la Roumanie du XVI^e siècle nous est proposée par Ionel Căndea et Cristian Luca. L'éventail est large, puisque sont pris en compte les « libri manoscritti e a stampa » qui traitent aussi bien de textes religieux, parénétiques ou historiques. Andrea Piccardi s'intéresse à une œuvre d'Alberti, le *Pontifex* (1437). Il s'agit de voir ce qu'elle doit aux livres possédés ou lus. Pour ce faire, est reprise à Roberto Cardini la méthode de « démontage » utilisée à propos d'une autre œuvre d'Alberti, l'*Hostis*.

Anja Wolkenhauer traite des sources, en particulier de Tacite, et de la typographie, à partir de la comédie *Julius redivivus* de « l'Aristophane allemand » N. Frischlin.

Le regretté Giovanni Ponte étudie un des discours épидictiques de Sperone Speroni, la *Lode della stampa*. La question posée est de savoir si cette œuvre tardive est le simple exercice d'un confédier à la mode. Ubaldo Pizzani examine le passage du manuscrit à l'impression à propos du *De institutione musica* de Boèce. C'est sur un éditeur peu connu, Nicolo d'Aristotele de' Rossi, dit « lo Zoppino » que se penche Lorenzo Baldacchini (1503–1544). Très technique, la communication d'Ugo Rozzo s'intitule « I fogli volanti a stampa nell'Italia del secolo XV ». Ces feuilles volantes précèdent l'impression de la « Bible de 42 lignes », la plus ancienne étant la lettre d'indulgence de Nicolo V au roi de Chypre (1454). Avec Guido Cortassa c'est de l'*editio princeps* d'Homère (Florence, 1488) qu'il est question, ainsi que de l'épître liminaire de Calcondile. Paolo Pintacuda étudie les rapports entre les manuscrits et l'impression dans la seconde moitié du XVI^e siècle, en partant d'un manuscrit intitulé *Libro romanzero de canciones, romances y algunas nuevas para passar la siesta*, en particulier, *No os quexéis cavallero*.

Ludovica Radif étudie la réception de l'*Anthologie grecque*. Stefano Pittaluga examine les différentes étapes de la rédaction du *Liber facetiarum* de Poggio Bracciolini.

Grâce au *De laudibus augustae bibliothecae ad Matthiam Corvinum* de Naldo Naldi, Klara Pajorin montre qu'à Buda fut fondée la première bibliothèque humaniste qui correspondait à l'idée de la bibliothèque idéale. Pour Manfred Lentzen, dans son ensemble, le dialogue *De politia litteraria* d'Angelo Decembrio permet

de voir quels sont les auteurs classiques qui constituent la culture humaniste dans la première moitié du *Quattrocento*. Deux communications ont trait à Du Bartas. En s'appuyant sur des tableaux, Yvonne Bellenger permet de se faire une idée du succès éditorial de *La Muse chrétienne* — dont il ne reste aujourd'hui qu'un exemplaire — et, surtout, de *La Semaine* et de *La Seconde Semaine*. Quant à James Dauphiné, il attribue à *La Semaine* le mérite de faire éprouver au lecteur le souffle de l'infini. Andrea Baldissera présente dans son contexte les nouveautés (disposition, abréviations) qu'apporte la publication du *Conde Lucanor* (1575) de don Juan Manuel.

Partant de l'idée que le « livre » est au cœur des préoccupations de l'époque de la Pléiade, Edith Karagiannis-Mazeaud suit le mot dans les poèmes de Du Bellay, Dorat, Peletier et Jodelle. Elle souligne que le livre est « conçu comme une alternative aux plaisirs de la vie en plein air ».

Alessandra Tarabochia Canavero suit la fortune manuscrite et éditoriale des *De vita libri tres* de Marsile Ficin. Avec l'étude de la présentation matérielle des poèmes épiques en France à la fin de la Renaissance, Bruno Méniel réfléchit au statut que l'auteur et l'éditeur accordent au texte et à son lectorat, qui devient plus mondain et plus dévot. Sergio Cappello plonge dans les préfaces des romans français du XVI^e siècle pour y trouver des définitions et des défenses du genre.

Bruno Petey-Girard montre que l'attitude de Desportes témoigne de la prise de conscience par les écrivains du pouvoir du livre dans la correspondance entre son contenu, son caractère d'objet et sa portée parmi les lecteurs. Anna Laura Puliafito s'intéresse aux fastes de l'« Accademia della fama » dans les dédicaces (1558–1559). Grâce au *De asse*, Jean-Claude Margolin met en évidence « l'heureuse complicité » qui unit un imprimeur, J. Bade, et un auteur, G. Budé.

La dimension proprement littéraire est abandonnée lorsque les préfaces de textes scientifiques sont étudiées par Leandro Perini, et les livres d'architecture par Luciano Patetta.

Quand Daniela Mauri s'intéresse aux préfaces de Béroalde de Verville, c'est pour mettre en lumière ses réflexions sur le roman et son public féminin. Jean-François Gilmont étudie le développement de l'industrie typographique à Genève, due d'abord au besoin de la propagande religieuse, puis aux publications humanistes. La question religieuse n'est pas absente de la communication d'Hermann Walter qui étudie la censure dont Johann Friedrich Coelestinus a été l'objet.

Le lecteur pénètre dans la sphère de la magie naturelle grâce à Bruno Lavillatte : le livre est alors considéré comme un moyen de parcourir le monde, il joue le rôle d'un outil de laboratoire.

Maria Gioaia Tavoni nous donne à voir, au sens propre, le commentaire des *Triumphes* de Pétrarque réalisé par Bernardo Illicino. L'Espagne n'est pas oubliée : Klaus Wagner situe la place des livres du siècle d'or dans l'Europe typographique. Les échanges entre la France et l'Italie sont abordés par Daniela Costa à propos du célèbre *Livre du Courtisan*. Avec Myriam Jacquemier ce sont quelques « livres du monde » qui sont étudiés : l'*Heptaplus*, le *De Harmonia Mundi* et l'*Elegante Poema*. Leur esthétique est remplacée « à l'intersection entre l'exercice spirituel et

la littérature encyclopédique, la glose ou la Somme, en passant par le commentaire questionné ou le poème sacré ».

L'Utopie de Thomas More est abordée par Gregorio Piaia du point de vue du paratexte. Celui-ci ne saurait se limiter à une fonction rhétorique ou ornementale, ou encore à une simple *captatio benevolentiae*. More est l'initiateur de la pensée moderne utopique, il est l'auteur d'un « libellus vere aureus ». C'est à ce même livre que Cristina Perissinotto consacre sa communication. Elle s'accorde avec G. Paia pour dire que les épîtres dédicatoires appartiennent à l'œuvre elle-même.

Richement illustrée, la contribution de Stefano Benassi prend pour objet d'étude la décoration des villas en partant de l'œuvre de Leon Battista Alberti. Sont ainsi envisagés le syncrétisme mythico-symbolique entre le sacré et le profane, la volonté de domination et l'ascèse mystique.

Tous ceux qui s'intéressent au livre et à son histoire liront avec profit ce volume substantiel.

JEAN-CLAUDE TERNAUX, *Université de Reims*

David B. Ruderman and Giuseppe Veltri, ed. *Cultural Intermediaries: Jewish Intellectuals in Early Modern Italy*. Jewish Cultures and Contexts. Philadelphia: University of Pennsylvania Press, 2004. Pp. 293.

The subtitle to this fascinating collection captures many of its strengths, along with some of its problems. "Jewish Intellectual" and "Early Modern Italy" are recognizable terms, but they presuppose categories that are not at all self-evident. Is everything written by a Jew, "Jewish writing"? In a period when conversion—forced and voluntary—was not uncommon, does Jewishness cease to be relevant when a writer becomes a Christian? Are "intellectuals" defined by a particular set of non-doctrinal (halakhic) interests or can a writer whose concerns are primarily theological, doctrinal, and ritual matters still qualify as an intellectual? Is "the early modern period" as meaningful an organizing principle for Jewish intellectual and cultural history as it has become for its western, Christian counterpart? In a period prior to the emergence of the nation-state, what value is there in examining Italian examples under a single rubric, rather than in preserving the specificity of Florence, Mantua, Pisa, Naples, and Ferrara? What is the relative importance of a writer's time spent in one of these centers in relation to his (or his family's) origins in the Iberian peninsula or later years within the Ottoman Empire?

It is one of this collection's great strengths that no single answer emerges to any of these definitional questions. Indeed, in his lucid introduction, David Ruderman identifies the problematics of terminology and periodization inherent in such an undertaking. Ruderman helpfully enumerates a variety of developments that contributed to the new expressions of Jewish intellectual life, including the advent of the printing press (which was as monumental for the dissemination of Hebrew texts,